

CHRISTOPHE COLOMB, SA DÉCOUVERTE ET LE ROYAUME MESSIANIQUE

L'histoire de Colomb demeure inconnue, même des meilleurs historiens. Le mystère de Colomb — concernant ses origines et son grand secret, le véritable mobile et la fin ultime de son entreprise — n'a pas été connu, ni ne pouvait l'être, sans dépasser la pure histoire, laquelle, à elle seule, est incapable de dévoiler le mystère. Sa provenance et ses connaissances en cartographie et en navigation, ainsi que la fin dernière et le véritable motif de son entreprise — nécessairement dissimulés par Colomb afin d'atteindre le but désiré — ne furent révélés qu'à la publication du Livre des Prophéties, conservé aux Archives des Indes.

Et pourtant, même alors, les historiens ne se sont pas élevés jusqu'au plan religieux, exégétique et prophétique ; ils sont restés en deçà, parlant de nouvelles routes commerciales, qui ne dépassent pas le caractère purement économique, ou encore de la géographie des océans et des continents, comme de nouvelles voies maritimes :

« Dominé par son ancienne idée — écrit le compilateur — que le Saint-Sépulcre serait recouvré grâce aux richesses qui viendraient d'Amérique, Colomb écrit ce livre durant son séjour à Grenade, à partir de décembre 1500, y réunissant les textes sacrés qu'il jugeait propres à servir son dessein. » (Enrique Balmes Arteaga, *Las Órdenes de Caballería en el Nuevo Reino de Granada y en la época actual*, éd. Academia Colombiana de Historia, p. 40).

« Le manuscrit quitte la Chartreuse de Las Cuevas le 23 mars 1502. Onze jours plus tard, Colomb entreprend son quatrième voyage. » (Livre des Prophéties, éd. Alianza Editorial, Madrid, 1992, p. XII).

« Il s'agit d'un centon de passages de la Bible et des Pères de l'Église qui parlent de la fin du monde et de la conversion préalable de tous les peuples à la foi. » (Ibid., p. XIII).

Le véritable Colomb reste, aujourd'hui encore, inconnu ; et sa vraie personnalité, qui a été défigurée, demeure pratiquement inédite. C'est qu'il faut être plus qu'un historien pour embrasser et mesurer l'œuvre de Colomb.

L'idéal de Colomb dépasse tout ce qu'il y a d'éphémère en ce monde : biens et richesses, prestige et honneur, titres et grandeurs. Il transcende toutes ces gloires qui, en fin de compte, ne sont que passagères.

Les demi-vérités, lorsqu'elles sont absolutisées, deviennent des erreurs entières, en prenant la vérité de la partie pour la vérité du tout. Considérer la partie comme si elle était le tout est une grande erreur et un mensonge absurde qui mutile la vérité. D'où l'axiome : *veritas ex integra causa, malum ex quocumque defectu* ; la vérité procède de la cause intégrale, le mal de n'importe quel défaut. La vérité est le tout intégral ; le mal est toute mutilation de ce tout. L'erreur et le mal, en tant que défauts de la vérité et du bien, sont une mutilation de la réalité.

Les vérités à moitié dites ne cessent d'être des préjugés qui empêchent la saisie intégrale du réel ; et, au sujet de Colomb, ces préjugés furent nombreux. On a dépeint un Colomb ambitieux de richesses, de pouvoir, d'honneur et de prestige, prêt à tout pour y parvenir ; un Colomb qui aurait cherché le plus court chemin pour le commerce des épices, de la soie et des autres marchandises venues d'Orient.

Un Colomb qui n'aurait rien su d'un nouveau continent et qui aurait toujours cru être arrivé aux Indes, au Cathay – la Chine – ou au Cipango – le Japon. Ou bien cette autre incongruité, pour ne pas dire sottise, consistant à penser qu'il aurait confondu le royaume du Grand Khan chinois, ou les Indes, avec les aborigènes d'Amérique, distincts par la race et la culture ; ce qui reviendrait à confondre des baies avec des raisins, le blé avec le riz, ou tout ce que l'on voudra imaginer, car l'imagination se prête à tout, telle la folle de la maison, comme disait sainte Thérèse.

Il faut dire que Colomb possédait et réunissait les connaissances maritimes, cartographiques et nautiques de son époque ; et, de surcroît, des cartes peu connues ou secrètes, comme celle de Dieppe, d'origine viking, ainsi que le démontre Jacques de Mahieu ; et le planisphère d'Henricus Martellus, dont Dalviez montre la concordance écrasante avec la géographie des fleuves et des montagnes de l'Amérique du Sud, y compris la Terre de Feu, avant que tout cela fût officiellement découvert par Colomb lui-même.

Colomb avait aussi connaissance d'un nouveau monde, de terres inconnues que Cicéron mentionne dans son livre, et qui devaient être découvertes ou révélées par

un nouveau grand découvreur ; mais il ne pouvait le révéler avant de l'avoir lui-même vérifié.

Et il connaissait les prophéties, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, et tout spécialement celles du seul livre prophétique du Nouveau Testament : l'Apocalypse de saint Jean ; y compris celles du Royaume du Messie sur la terre après sa Parousie. De là son ardent désir de propager la Religion catholique dans le monde entier, comme condition indispensable à la Seconde Venue du Christ Roi et Messie, en qui devaient s'accomplir toutes les prophéties non encore réalisées. Et, par conséquent, l'extinction et la conversion de l'Islam, ainsi que la récupération de Jérusalem.

Toutes ces connaissances étaient nécessaires à l'accomplissement des Saintes Écritures, parole révélée par Dieu à travers un serviteur désigné par Dieu. De là son nom : Christophore – Christophe – porteur du Christ, porteur de la lumière du Christ, le Divin Messie, et de son Royaume messianique.

S'il est encore difficile aujourd'hui d'expliquer, d'exposer, de manifester et de dire ces choses, combien plus l'était-ce au temps de Colomb, il y a plus de cinq cents ans.

Bien plus, son ascendance de juifs convertis, ses racines familiales, dans le climat religieux et théologique de l'époque, rendaient d'une part plus difficile sa crédibilité, même scientifique ; mais d'autre part, elles le favorisaient par la connaissance privilégiée que possédaient ceux de sa condition, lesquels, en toutes les parties du monde, détenaient le savoir scientifique, littéraire, artistique, médical, géographique et cartographique de leur temps, sans oublier la connaissance biblique et prophétique – quoique défigurée et charnalisée – qui lui donnait une vision privilégiée.

Preuves de ce qui vient d'être affirmé :

1) Comme première preuve, nous avons le Livre des Prophéties de Colomb, écrit pour les Rois Catholiques, édité en 1992 aux Archives des Indes, et qui révèle le motif et la finalité de son entreprise. Dans sa dédicace, il est dit :

« Prophéties concernant l'affaire de la récupération de la Cité Sainte et de la montagne de Dieu, Sion ; et concernant la découverte et la conversion des îles des Indes, et de tous les peuples et nations, dédiées aux Rois hispaniques Ferdinand et Isabelle. »

Par cet en-tête, Colomb indique la finalité et les motifs pour lesquels il découvre un nouveau monde appelé ensuite Amérique.

En premier lieu, les Prophéties messianiques, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. En second lieu, la récupération de Jérusalem aux mains de l'Islam. En troisième lieu, la découverte de terres nouvelles jusqu'alors inconnues. En quatrième lieu, la conversion des peuples et des nations de l'univers entier, où se reflète et s'exprime le caractère missionnaire de Colomb.

Tout cela, à soi seul, manifeste le caractère prophétique, messianique et missionnaire qui pousse Colomb.

Son enracinement religieux orientait et animait toute la science nécessaire qu'il possédait pour réaliser sa grande entreprise au service du Christ, comme porteur du Christ, ainsi qu'il est reconnu dans l'introduction du Livre :

« Ajoutons enfin à tout cela que c'est précisément à partir de février 1502 que Colomb commença à signer du fameux Christo ferens, "le porteur pour le Christ" ou "pour l'Oint, pour le Messie". Mais de quoi il était porteur, l'Amiral le laisse dans l'obscurité. »

Mais il laisse ouverte la possibilité de l'éclaircir lorsqu'il ajoute aussitôt :

« Peut-être une lecture attentive de tous ces textes, bien qu'il s'agisse d'une œuvre inachevée, pourra-t-elle jeter davantage de lumière sur la mentalité complexe de Christophe Colomb et sur les intentions qu'il cachait. » (Livre des Prophéties, éd. Alianza Editorial, Madrid, 1992, p. XX).

Au sujet du nom de Christophe, Enrique Balmes Arteaga dit également :

« Je crois opportun de citer les sources historiques d'une authenticité inévitable, qui attestent un dessein si grandiose, abrité dans l'âme de l'Amiral, lequel interprétait son nom Christo-Foro dans le sens religieux de celui qui porte le Christ. » (Las Órdenes de Caballería en el Nuevo Reino de Granada y en la época actual, éd. Academia Colombiana de Historia, p. 39).

Il faut dire que ce « *peut-être* », écrit par l'auteur de l'introduction au Livre des Prophéties, indique la réserve de quelqu'un qui ne veut pas se compromettre ; car il

faut être plus qu'un simple historien pour embrasser la mentalité du génie de Colomb, laquelle renferme plusieurs sciences complexes : celle du navigateur, du cartographe, du cosmographe et de l'exégète prophétique et millénariste, homme d'une foi profonde au service d'une entreprise inconnue et hors du commun de la science de son époque.

2) La mentalité apocalyptique, messianique et millénariste de Colomb, comme homme religieux et profondément catholique, bien que d'ascendance juive qu'il ne convenait pas de faire connaître.

Dans l'introduction du Livre des Prophéties, il est dit :

« Colomb lui-même va nous l'éclaircir dans une lettre écrite à son retour du troisième voyage, en 1500, adressée à doña Juana de la Torre, gouvernante du prince don Juan : "Du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont Notre-Seigneur parlait par saint Jean dans l'Apocalypse, après l'avoir dit par la bouche d'Isaïe, Il fit de moi le messager et me montra cette partie." » (Livre des Prophéties, éd. Alianza Editorial, Madrid, 1992, p. XV).

« Il faut revenir à la lettre de l'Amiral aux Rois. Nous avons laissé de côté, à dessein, la phrase initiale : "La raison que j'ai concernant la restitution de la Sainte Maison à la Sainte Église militante est la suivante." Tel est le propos de la lettre : la conquête de Jérusalem. Si l'ère messianique a commencé, ou si elle est sur le point de commencer, il est logique que les idées de Colomb se tournent vers Jérusalem. » (Ibid., p. XVI).

« Dans le plan des espérances messianiques d'Israël, Jérusalem devait participer de toute la splendeur des temps messianiques. » (Ibid., p. XVI).

« Ces "nouveaux cieux et cette nouvelle terre" qu'Isaïe avait prophétisés comme devant précéder l'ère messianique ont déjà été trouvés. Il faut donc regarder vers Jérusalem, dont la conquête semble avoir obsédé Colomb depuis longtemps. Ainsi, dans le journal du premier voyage :

"Et il dit qu'il espère en Dieu qu'au retour qu'il entendait faire de Castille, il trouverait un tonneau d'or, que ceux qu'il devait laisser auraient échangé ; qu'ils auraient trouvé la mine d'or et les épices, et cela en telle quantité que les Rois, avant trois ans, entreprendraient et prépareraient d'aller conquérir la Sainte Maison ; 'car ainsi', dit-il, 'je protestai auprès de Vos Altesses que tout le gain de cette mon entreprise serait dépensé dans la conquête de

Jérusalem, et Vos Altesses rirent et dirent que cela leur plaisait, et que même sans cela elles en avaient le désir.”

Ce sont les paroles de l’Amiral.

Le 22 février 1498, en instituant le majorat :

“Et parce qu’au temps où je me mis en mouvement pour aller découvrir les Indes, j’y allai avec l’intention de supplier le Roi et la Reine, Nos Seigneurs, que du revenu que Leurs Altesses obtiendraient des Indes, elles décidassent de le dépenser à la conquête de Jérusalem ; et ainsi je les en suppliai, et si elles le font, que ce soit en bonne heure.”

Et enfin, dans la lettre au pape Alexandre VI, de février 1502 :

“Cette entreprise fut prise avec la fin de dépenser ce qui en serait obtenu pour la défense de la Sainte Maison au profit de la Sainte Église.” » (Ibid., p. XVII).

« Telle serait donc la première intention du Livre des Prophéties, qui répond ainsi à son titre : autorités, dits, sentences et prophéties concernant l’affaire de la récupération de la Cité Sainte et de la montagne de Dieu, Sion. Cédons de nouveau la parole à J. Gil. Dans toute cette vision messianique que nous avons vue, la conquête de Jérusalem était absolument nécessaire. » (Ibid., p. XVIII).

Ainsi s’explique, sans toutefois le dire ouvertement, l’origine juive de Colomb et celle de son messianisme millénariste comme catholique authentique, selon ce que commente l’auteur de l’introduction :

« Colomb, toujours prudent, l’homme qui réussit à maintenir sa vie dans le mystère le plus complet, commet une indiscretion téméraire. Mais c’est que l’eschatologie, qui reflète les sentiments les plus intimes de la communauté, est ce qu’il y a de plus difficile à assimiler dans une religion ; avec plus ou moins de facilité, on peut comprendre des concepts fondamentaux ou imiter des habitudes extérieures, mais jeter par-dessus bord tout ce que l’on a ressenti dans l’enfance, rompre nettement avec toutes les traditions séculaires, est à peu près impossible, surtout en une question où l’eschatologie chrétienne et l’eschatologie juive convergeaient, si irréductibles que fussent leurs points de vue respectifs. Des croyances ataviques font désirer à Colomb que le Temple soit reconstruit : l’appel du subconscient est

trop fort pour que l'Amiral puisse le vaincre. À cette lumière, la manie maladive de Colomb pour Jérusalem devient parfaitement compréhensible. » (Ibid., p. XIX).

Jacques de Mahieu le dit également, bien que d'une manière méprisante, puisqu'il le traite de marrane, ce qui est faux ; car une chose est d'être d'origine juive et de se convertir sincèrement, et une autre est d'être un marrane, c'est-à-dire un faux converti :

« Colomb était de race juive et appartenait à une famille marrane. Cela lui valut, dès son arrivée en Espagne, l'appui d'innombrables juifs convertis : les évêques Hernando de Talavera et Diego de Deza, de la Cour d'Isabelle ; le secrétaire aux Rations de la Cour d'Aragon, Luis de Santángel, qui finança l'expédition ; le Trésorier du Roi, Gabriel Sánchez, et ses quatre frères ; et beaucoup d'autres encore. » (La Géographie secrète de l'Amérique avant Colomb, p. 79).

On comprend donc pourquoi Colomb gardait le silence sur son origine, ses données personnelles et sa provenance, puisque tout cela eût compliqué davantage les choses, étant donné les circonstances de l'époque.

De même, les fausses accusations d'ambition pour les richesses et les honneurs tombent si l'on s'en tient aussi à ce que dit l'auteur de l'introduction :

« Surgit aussitôt une contradiction apparente : pourquoi Colomb, si obsédé par Jérusalem, ne tourne-t-il pas ses regards vers la Terre Sainte, mais vers les Indes ? L'explication, fournie par l'Amiral lui-même, est simple : il croit que la terre à laquelle il est parvenu est Tarsis. De Tarsis venaient tous les trois ans les navires chargés de toutes sortes de richesses que Salomon employa pour construire le Temple. Pour Colomb, l'histoire pouvait se répéter : une fois ces mines redécouvertes, le Temple pourrait être reconstruit. (...) Le Messie est sur le point d'arriver, et les vaisseaux des Indes, chargés d'or et d'argent, doivent transporter les premiers Juifs dispersés jusqu'à Jérusalem, dont la reconstruction par Isabelle et Ferdinand est imminente. » (Livre des Prophéties, éd. Alianza Editorial, Madrid, 1992, p. XIX).

Dans le journal de son premier voyage, Colomb manifeste :

« Et il dit qu'il espère en Dieu qu'au retour qu'il entendait faire de Castille, il trouverait un tonneau d'or, que ceux qu'il devait laisser auraient échangé ; et qu'ils auraient trouvé la mine d'or et les épices, et cela en telle quantité que les Rois, avant trois ans, entreprendraient et

prépareraient d'aller conquérir la Sainte Maison ; "car ainsi", dit-il, "je protestai auprès de Vos Altesses que tout le gain de cette mon entreprise serait dépensé dans la conquête de Jérusalem, et Vos Altesses rirent et dirent que cela leur plaisait, et que même sans cela elles en avaient le désir." » (Ibid., p. XVII).

Colomb incarne le messianisme des prophéties de l'Ancien Testament reçues dans l'enfance, qu'en fervent catholique il accorde avec le Royaume messianique du millénarisme patristique.

3) Le motif de ses voyages, Colomb le raconte dans une lettre adressée au pape Alexandre VI :

« Il y a un aspect d'une importance singulière dans la vie extraordinaire de Christophe Colomb qui n'a pas été dûment étudié. Je fais référence à son projet de récupération du Saint-Sépulcre de Jérusalem au moyen de l'or trouvé aux Indes. (...) Mais l'une des lettres les plus révélatrices à cet égard fut celle que Colomb adressa au pape Alexandre VI en février 1502. Après avoir manifesté son désir de voir Sa Sainteté et expliqué que ses voyages avaient été faits au nom de la Sainte Trinité, pour sa gloire et en l'honneur de la religion chrétienne, il le supplie d'envoyer, lors de son nouveau voyage, davantage de religieux pour prêcher l'Évangile, et il poursuit ainsi :

"Cette entreprise fut entreprise dans le but de dépenser ce qui en serait obtenu afin de racheter la Sainte Maison pour la Sainte Église. Après que j'y fus allé et que j'eus vu terre, j'écrivis au Roi et à la Reine, mes seigneurs, que d'ici sept ans je leur paierais cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers pour sa conquête, et d'ici cinq ans encore cinq mille cavaliers et cinquante mille fantassins, ce qui ferait dix mille cavaliers et cent mille fantassins pour cela."

Il ajoute qu'avec l'aide du Seigneur, il pourrait donner cette année à Leurs Altesses 120 quintaux d'or, avec la certitude qu'il en serait de même d'une autre quantité semblable au terme des cinq années. » (Enrique Balmes Arteaga, Las Órdenes de Caballería en el Nuevo Reino de Granada y en la época actual, éd. Academia Colombiana de Historia, pp. 39, 41-42).

Telle serait donc l'ambition des richesses et de l'or que la majorité des historiens n'a pas vue et ne voit toujours pas aujourd'hui.

4) Dans son testament, Colomb dit :

« ...qu'il donne pour aller avec le Roi Notre Seigneur, s'il va conquérir Jérusalem, ou qu'il y aille seul avec la plus grande puissance qu'il aura ; car il plaira à Notre Seigneur que, s'il a ou devait avoir cette intention, Il lui donnera un tel secours qu'il pourra le faire et le fera ; et s'il n'a pas de quoi tout conquérir, on lui donnera du moins de quoi en conquérir une partie.

(...) J'ordonne audit Don Diego, ou à celui qui possédera ledit majorat, que si dans l'Église de Dieu, à cause de nos péchés, naissait quelque schisme, ou si par tyrannie quelque personne, de quelque degré ou état qu'elle soit ou puisse être, voulait la déposséder de son honneur ou de ses biens, que, sous la peine susdite, il se mette aux pieds du Saint-Père – sauf si celui-ci était hérétique, ce qu'à Dieu ne plaise – et que la personne ou les personnes se mettent ou se déterminent en acte à servir de toute leur force, de tous leurs revenus et de tous leurs biens, et à vouloir délivrer ledit schisme et défendre que l'Église ne soit dépouillée de son honneur et de ses biens. »

On lit également, dans un autre écrit qui fait mention du Testament de Colomb :

« Les navires portaient la croix peinte sur leurs voiles, non par hasard, mais parce qu'en substance ils étaient des navires "évangéliques", capables d'annoncer une bonne nouvelle. (...) Ainsi, il n'est pas étonnant que lorsque, le 22 février 1498, l'Amiral rédigea son premier testament, il fût comme en train de mettre le point final au chapitre le plus lumineux de sa trajectoire circonstancielle : le moment où Colomb voit tout sur le point de s'accomplir, avec le plus grand optimisme.

Avec une foi et une résolution entières, il va entreprendre son troisième voyage, au cours duquel il parviendra – qu'on le remarque bien – à la Terre de Grâce, alors que ses privilèges ont déjà été confirmés et élargis, et qu'il a la confiance que les revenus qu'il pourrait obtenir seraient aussi considérables que jamais personne n'en avait possédé. C'est pourquoi il se permet alors d'instituer son majorat colossal, ordonnant à son successeur premier-né d'accomplir, avec de tels revenus, la reconquête de Jérusalem, ce qui était demeuré en suspens pour la Chrétienté depuis le Moyen Âge.

Et il ne se contentait pas de désigner une mission d'avenir aussi colossale, puisqu'il confiait aussi à son héritier le soin de tenir prêts les revenus obtenus, contemplant sans doute les prédictions de l'Apocalypse, pour la défense de l'Église contre tout schisme ; raison pour

laquelle il devait se placer "aux pieds du Saint-Père, sauf s'il était hérétique – ce qu'à Dieu ne plaise".

Il se sent également comme un iso-apôtre, autant que put l'être saint Paul, qui n'aurait vu Jésus que de loin avant le Calvaire ; car il imposait à son fils premier-né l'évangélisation des Indes, en établissant à Hispaniola des maîtres en Théologie, comme s'il était lui-même le mandataire d'une mission évangélique. C'est pourquoi la lettre qu'il écrivait ensuite aux Rois, leur demandant de ne pas faiblir dans la continuité de l'entreprise, est comme un appel à la persévérance, lancé comme un défi à l'avenir. » (Boletín del Ilustre Colegio Oficial de Doctores y Licenciados en Filosofía y Letras y en Ciencias del Distrito Universitario de Madrid, juin 1992, n° 36, p. 11).

L'ambition et l'avarice que l'on attribue à Colomb tombent à terre et demeurent sans aucun fondement devant des desseins si nobles et si transcendants, qu'il nourrissait religieusement et mystiquement au service de la récupération de Jérusalem, de la conversion de tous les hommes et de l'avènement du Royaume messianique sur la terre.

S'effondrent également les théories fausses et erronées concernant son désir de chercher une nouvelle route pour l'important commerce des épices, théories qui ne dépassent pas l'intérêt économique et commercial. Il s'agit de découvrir de nouvelles terres, d'évangéliser et de convertir, et non d'un empressement purement économique et mercantile.

5) Les connaissances que Colomb réunissait comme marin expérimenté et cartographe faisaient de lui l'une des personnes les plus indiquées – sinon l'unique en son époque – capable d'accomplir un tel exploit dans une entreprise transcendante pour l'histoire, pour la science et pour l'Église. Bien que d'origine juive, il était un converti sincère et non un marrane ; cela est clair.

Colomb est un bon cartographe, comme le reconnaît Jacques de Mahieu, lequel, malgré son optique francisée et sa mentalité raciste germanophile, possède des données très justes et intéressantes qui jettent de la lumière sur l'énigme de la découverte de Colomb et sur les inconnues demeurées jusqu'à aujourd'hui sans solution.

« *L'Amiral était un trop bon cosmographe.* » (La Géographie secrète de l'Amérique avant Colomb, p. 86).

« *En 1482, Colomb revint s'installer à Lisbonne et reprit son métier de cartographe.* » (Ibid., p. 86).

Et il était, en outre, un grand marin :

« *À Lisbonne, Colomb gagnait sa vie en dessinant des cartes, mais il naviguait aussi.* » (Ibid., p. 80).

« *L'Amiral n'avait pas seulement beaucoup voyagé, mais il possédait de profondes connaissances dans le domaine des sciences nautiques.* » (Ibid., p. 81).

La carte de Dieppe, en Normandie, France, peu connue, joue un rôle important en son temps, et Colomb la connaissait :

« *Tout commence vers 1250, lorsqu'un navire envoyé par les Vikings établis en Amérique du Sud depuis le XIe siècle aborde en Normandie, probablement à Dieppe. Du voyage, nous avons des preuves solides : il existe encore, à Tiahuanaco, des sculptures pré-incas qui reproduisent des motifs du portail central de la cathédrale d'Amiens, achevé en 1236 ; les traditions indigènes nous rapportent l'arrivée au Guayrá, à la même époque, d'un prêtre catholique, le P. Gnupa ; et les Normands commencent à importer des rouleaux de bois-brésil qu'ils ne pouvaient trouver que dans les forêts amazoniennes ou aux Antilles.*

Excellents navigateurs, les Danois d'Amérique du Sud, qui avaient exploré – nous le savons – toutes les côtes du sous-continent, avaient sans aucun doute emporté avec eux, en se lançant sur l'Océan, toutes les cartes qu'ils avaient élaborées. Celles-ci furent copiées à Dieppe. Les descendants des Vikings n'avaient aucune raison de les cacher à leurs hôtes et cousins. Les Dieppois, qui commencent aussitôt à les utiliser, ont au contraire le plus grand intérêt à conserver le monopole de l'importation de l'un des produits les plus recherchés du Moyen Âge, et donc à garder le secret sur les terres occidentales où ils se le procurent. » (Ibid., pp. 169-170).

« *On connaissait déjà en Europe, par l'Histoire ecclésiastique d'Adam de Brême, l'existence des colonies vikings du Vinland. Mais on ne devait guère leur accorder plus d'importance qu'à l'île de saint Brendan ou aux terres de Madoc.* » (Ibid., p. 170).

« Les expéditions vers l'Amazonie sont présentées comme des voyages de routine sur les côtes d'Afrique, et l'on fait jurer aux marins qui y participent de taire leur véritable destination ; mais le bois-brésil qui entre par les ports normands attire l'attention, spécialement dans les villes italiennes qui, jusqu'alors, avaient le monopole de son commerce. » (Ibid., pp. 170-171).

« Le Portugal, qui a donné asile à une bonne partie de la flotte templière, devient une puissance maritime. L'infant Henri le Navigateur élabore le projet de se procurer les épices sans passer par les Arabes et les Italiens. » (Ibid., p. 171).

« Le Portugal a ses espions, qui informent Lisbonne que les navires dieppois descendent effectivement le long des côtes d'Afrique jusqu'à l'Équateur, mais se lancent ensuite dans l'Atlantique et atteignent une grande île où ils recueillent le bois précieux. Il est même probable, nous le verrons, qu'ils obtiennent quelque copie plus ou moins exacte de la carte viking de l'Amérique du Sud.

Le contenu de leurs rapports n'est guère vraisemblable, et les Portugais croient qu'il s'agit d'"intoxication", comme on dit aujourd'hui dans les services de renseignements. Ils ne pensent encore qu'à la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, que leurs navires ne vont pas tarder longtemps à franchir. Le matériel dieppois est déposé à la Tesouraria – qui sait ? – et nul n'y pense plus. » (Ibid., p. 171).

« En revanche, il n'y a aucun doute en ce qui concerne la carte dessinée en 1489 par Henricus Martellus : sur celle-ci, la Terre de Cattigara devient une énorme péninsule dont la forme générale se rapproche beaucoup de celle de l'Amérique du Sud, Terre de Feu comprise.

Mais quelqu'un avait devancé le géographe allemand : dans les archives secrètes de Lisbonne, Colomb ne s'était pas borné à copier la carte de Toscanelli. Il avait vu la carte de Dieppe, ou peut-être quelque mappemonde dessinée par Martin Behaim sur la base de cette carte. De là son voyage à Thulé, destiné à confirmer les données ainsi recueillies. De là aussi sa certitude que le Nouveau Monde se confondait avec la Terre de Cattigara et se trouvait situé là où il se trouve réellement.

C'est également dans la Tesouraria de Lisbonne que Magellan, quelques années plus tard, subtilise la carte, attribuée par Pigafetta à Behaim, sur laquelle figure le détroit méridional de l'Amérique. » (Ibid., p. 173).

« Tout est clair, désormais. Les Dieppois étaient dépositaires, depuis le XIII^e siècle, du secret de l'Amérique, qu'ils avaient reçu de leurs cousins vikings. La carte qu'ils dessinèrent sur la base de données provenant des Danois de Tiahuanacu et des Norvégiens d'Islande n'avait pas échappé à l'espionnage portugais. À Lisbonne, Colomb puis, plus tard, Magellan dérobèrent des copies partielles qu'ils ne pouvaient évidemment pas exhiber au Portugal. » (Ibid., p. 178).

« Je ne crois guère nécessaire de rappeler ici ce que j'ai démontré exhaustivement ailleurs, à savoir que les données géographiques qui permirent de tracer la carte de Dieppe ne pouvaient provenir ni des Normands ni, ajouterai-je maintenant, des Templiers. Les uns et les autres se bornèrent à naviguer vers les ports et, tout au plus, le long des côtes américaines. Or la carte en question montre le contour complet du sous-continent, outre le cours de tous ses grands fleuves et la position de ses principales chaînes de montagnes, comme Paul Gallez l'a découvert dans un planisphère d'Enrico Martelo, qui date de 1489. Un tel tracé ne pouvait être que l'œuvre de marins possédant de profondes connaissances géographiques et établis depuis longtemps dans la région. » (Colón Ilegó después, éd. Martínez Roca, Barcelone, 1988, pp. 152-153).

« La base la plus solide du Temple, après celle de France – y compris la Normandie qui, bien qu'au XIII^e siècle elle demeurât encore unie à l'Angleterre, faisait partie de la France – était constituée par le Portugal. L'Ordre s'y était installé avant même sa fondation officielle. En 1126, la princesse Thérèse, fille naturelle d'Alphonse VI de Castille, qui avait apporté en dot à son mari, Louis de Bourgogne, ce qui n'avait été jusque-là qu'un comté, de surcroît occupé en grande partie par les Maures, et dont le fils deviendrait le premier roi de Portugal, fit donation d'un château à Hugues de Payns. » (Ibid., p. 153).

« Le fait est que les Templiers détournent une partie de leurs forces en faveur du futur royaume, qu'ils contribuent puissamment à libérer. » (Ibid., p. 153).

« Au Portugal, comme partout, le Temple est souverain. Cependant, son influence y est beaucoup plus intense que dans les autres provinces. » (Ibid., p. 153).

« Les rois bourguignons de Lisbonne, au contraire, ne lui doivent pas seulement en grande partie la reconquête de leur territoire et leur difficile intronisation ; ils dépendent encore de lui du point de vue militaire, à cause de la menace musulmane, toujours latente. » (Ibid., p. 154).

« Disons que les Templiers peuvent compter sur le roi de la même manière que le roi peut compter sur les Templiers. Néanmoins, il ne s'agit pas d'une alliance sur un pied d'égalité. Jusqu'en 1307, c'est l'Ordre qui, malgré les apparences, manipule la monarchie. Ensuite, c'est la monarchie qui fait de l'Ordre son instrument. » (Ibid., p. 154).

« Lorsque Philippe le Bel prend ses mesures contre le Temple et que Clément V décrète sa "dissolution provisoire", les autres souverains acceptent la résolution, la plupart d'entre eux de fort bon gré, puisqu'ils subissent malgré eux, tout comme le roi de France, l'invasion de leurs États par une puissance qui échappe à leur autorité. Un seul fait exception : le roi de Portugal, Denis. Par gratitude ? C'est là une vertu fort peu courante en politique. Bien plus probablement, le roi calcule que, privés de leur statut et, par conséquent, de leur souveraineté, les Templiers cesseront de représenter pour lui un danger quelconque et qu'au contraire il lui sera possible de se servir d'eux. Il pourrait s'emparer de leurs richesses. Mais peut-être préfère-t-il bénéficier de leur secret. » (Ibid., p. 154).

« Le fait est que Denis non seulement ne prend aucune mesure contre le Temple, mais accueille les frères fugitifs qui parviennent à gagner ses États. La flotte templière de la Méditerranée se réfugie dans le port de Serra del Rei. Pendant treize ans, le prieuré de Portugal se maintient comme si rien ne s'était produit. Puis, en 1320, le roi fonde l'Ordre du Christ, qui l'absorbe. Rien n'a changé en apparence : la même règle, la même organisation, les mêmes hommes, les mêmes biens. Sauf un détail : le grand maître cesse d'être élu par les chevaliers pour être nommé par le souverain. Le nouveau Temple est l'héritier de l'ancien, mais il perd son autonomie. Il est devenu un Ordre national. » (Ibid., p. 154).

Au sujet de la modification apportée au traité de Tordesillas, qui fixa la démarcation entre l'Espagne et le Portugal en faveur de ce dernier, nous avons l'explication suivante :

« Des négociations commencent alors, qui aboutissent, en juin 1494, au traité de Tordesillas. La ligne de démarcation est déplacée à trois cent cinquante lieues à l'ouest du Cap-Vert. Quelle est la différence ? Tout simplement le Brésil, dont l'énorme pointe orientale se trouve ainsi incorporée au domaine portugais.

Or, en 1494, personne n'a encore reconnu officiellement les côtes du sous-continent austral, et Colomb n'a même pas encore atteint la Terre Ferme. Quelque chose a dû se produire à Lisbonne pour que l'attitude changeât si promptement. Évidemment, on a consulté une carte du "nouveau monde", une carte que les Espagnols ne possèdent pas, puisque, sans s'en

rendre compte, ils cèdent à leur concurrent la moitié des terres que le Souverain Pontife venait de leur attribuer en Amérique du Sud. » (Ibid., p. 156).

« Cette carte existe effectivement, comme je l'ai démontré dans un ouvrage antérieur. C'est celle que Colomb avait consultée clandestinement quelques années auparavant dans la Tesouraria, où le roi du Portugal conservait ses archives secrètes. C'est aussi celle que, quelques années plus tard, Magellan copiera avant d'aller offrir ses services à Charles Quint. Et c'est celle que René II, duc de Lorraine, fera publier en 1507 par le Gymnase vosgien.

Une carte qui situe exactement le continent "inconnu" et qui comprend, outre le Vinland – auquel se réduit l'Amérique du Nord –, le tracé complet de l'Amérique du Sud, avec le détroit. Elle permet à Colomb d'affirmer, contre les données les plus solidement établies par les géographes, que la terre du Grand Khan, c'est-à-dire l'Asie orientale, est beaucoup plus proche de l'Europe qu'on ne le croit, et qu'elle occupe un emplacement qui est en réalité, bien qu'il se garde soigneusement de le dire, celui du "Nouveau Monde".

Elle donne également à Magellan un argument par la suite décisif pour convaincre l'empereur et ses ministres, auxquels il montre le détroit qu'il se propose d'atteindre, un détroit dont, au dire de Pigafetta, diplomate pontifical qui l'accompagne dans son voyage, il connaît non seulement la latitude approximative, mais encore les moindres détails topographiques. » (Ibid., pp. 156-157).

Il faut remarquer qu'ici l'auteur dit bien « *consulter* » et non « *voler* », comme il l'affirme dans une autre citation ; par quoi il se réfute lui-même en se contredisant.

« La carte de Dieppe finit par passer aux mains du roi. Cependant, il est déjà trop tard pour l'utiliser. Les fournisseurs de métaux précieux ont disparu des côtes américaines. Sans doute les expéditions entreprises de temps à autre confirment-elles que la situation n'a pas changé. À défaut de l'argent, les épices constituent la plus désirable des sources de richesse. Mais ce n'est qu'en Orient qu'on peut se les procurer. Les navires portugais prennent donc la route des Indes. Inutile pour le moment, la carte de Dieppe va finir dans la Tesouraria, où le roi garde ses archives secrètes. Là, Colomb puis Magellan réussiront à la voler, l'un après l'autre. » (Ibid., p. 158).

Ici, il faut préciser que Magellan ne vole rien ; car comment pourrait-il voler ce que, prétendument, selon l'auteur, Colomb avait déjà volé ? C'est impossible. Colomb

non plus ne vola rien, car alors, qu'est-ce donc que Magellan vit ? On voit ici la mauvaise volonté et la sottise de Jacques de Mahieu.

Il devient donc plus que clair que ce que firent Colomb et Magellan fut de la copier, et non de la voler, ce qui est fort différent ; et cela était parfaitement légitime, car la science et le savoir sont le patrimoine de la culture universelle. Jacques de Mahieu lui-même le dit, en se contredisant :

« *Le futur Grand Amiral copia la carte sur une page blanche de l'un de ses livres, L'Historia Rerum Ubique Gestarum du pape Pie II, et prit les notes nécessaires pour pouvoir reproduire la carte.* » (Ibid., pp. 86-87).

« *Les Vikings de Tiahuanaco n'ont aucun motif de dissimuler à leurs parents leurs connaissances sur l'Amérique du Sud. Au contraire, ils s'en vantent certainement. Ils laissent les habitants de Dieppe copier la carte qu'ils ont tracée grâce à cent cinquante ans de navigation le long des côtes du sous-continent et d'exploration du territoire qu'ils occupent à l'ouest des Andes, et qu'ils contrôlent, au nord et à l'est, depuis l'Orénoque jusqu'au Río de la Plata ; une carte qui ne tardera pas à être élargie – grâce aux informations reçues des Scandinaves, avec lesquels la Normandie entretient des contacts étroits – par le contour du Vinland, c'est-à-dire des terres colonisées ou reconnues en Amérique du Nord par les Vikings norvégiens.* » (Ibid., p. 159).

« *Conformément à la coutume de l'époque, les habitants de Dieppe gardent soigneusement un secret dont ils espèrent, non sans raison, tirer plus tard des avantages commerciaux. Mais ils ne sont pas les seuls à le connaître. Le Temple est tout-puissant dans la région, plus encore qu'ailleurs.* » (Ibid., p. 159).

« *Le Temple entre donc en contact avec les Vikings américains et négocie un accord. Bientôt les navires de l'Ordre mettent le cap sur l'Amérique, où ses techniciens organisent, d'une part, l'exploitation des gisements de la Sierra de la Plata et, d'autre part, tracent les plans de la nouvelle Tiahuanaco, qui commence à se construire rapidement grâce à la main-d'œuvre indigène qu'ils forment. Le métal ne tarde pas à affluer au port de La Rochelle, spécialement consacré à la navigation transatlantique. Par là, les ressources du Temple se multiplient extraordinairement, et il les utilise pour financer la construction des cathédrales gothiques.* » (Ibid., p. 160).

« Le secretum Templi, dont témoignent les sceaux récemment découverts, y compris celui qui nous montre un Amérindien caractéristique, dissimule une opération si importante qu'elle justifie la création d'une hiérarchie qui, du moins dans son propre domaine, se situe au-dessus de l'autre, celle dont le grand maître constitue la tête. » (Ibid., p. 160).

« Cependant, les Vikings, qui sont païens, ne permettent pas aux Templiers de s'établir dans leur empire. Ce n'est qu'au prix des plus grandes difficultés et, finalement, de sa propre vie, qu'un chapelain de l'Ordre, que les Guaranis appellent Pa'i Zumé, et les Danois, dans leur langue, Thul Gupa, le père Gnupa, parvient à pénétrer en Amérique du Sud vers 1250 et à évangéliser superficiellement ses populations.

C'est à lui que l'on doit la construction, à Tiahuanaco, d'une église romane, non encore achevée vers 1290, lorsque la capitale viking tomba aux mains des Araucans révoltés, ainsi que l'introduction de motifs sculpturaux provenant de la cathédrale d'Amiens. » (Ibid., p. 160).

« Une fois disparu le royaume franc de Jérusalem, lorsque les souverains d'Occident commencent à manifester leur inquiétude devant la puissance de l'Ordre et du pape, devant une hétérodoxie théologique provenant d'un contact trop étroit avec les Juifs et les musulmans, le Temple songe à s'assurer, de l'autre côté de l'océan, une base de repli, et à constituer un État souverain qui lui permette d'éviter toute contrainte.

Il envoie alors un navire en Amérique centrale, où les membres de l'équipage sont accueillis avec enthousiasme par les indigènes, qui attendent depuis trois siècles le retour de Quetzalcóatl. » (Ibid., p. 160).

« Le Temple s'établit donc au Mexique, sur les rives du lac de Chalco. Quelques années plus tard, en 1307, l'escadre de La Rochelle débarque à Pánuco non seulement les archives de l'Ordre, mais encore un fort contingent de chevaliers, avec leurs chapelains, leurs sergents et leurs convers. » (Ibid., pp. 159-160).

« Ainsi renforcée, la communauté impose son autorité à toute la région de Chalco, à laquelle elle transporte, mutatis mutandis, les institutions féodales de l'Europe. Elle ne peut le faire autrement qu'en s'adaptant aux croyances et aux coutumes locales, ce à quoi la pousse d'ailleurs sa vocation syncrétiste. Mais, à partir de 1307, tout contact avec l'Ancien Continent est rompu. Les Templiers, qui sont célibataires, meurent les uns après les autres

sans laisser de descendance, à l'exception sans doute de quelques bâtards métis. » (Ibid., p. 160).

« C'est un fait que la carte de Dieppe, désormais inutile puisque les mines d'argent d'Amérique du Sud ont été abandonnées par les Vikings, se trouve au XVe siècle dans le Trésor du roi, à Lisbonne. Colomb en copie les données et s'en sert pour obtenir d'Isabelle de Castille l'autorisation d'aller "découvrir" une terre qu'il fait passer pour le royaume du Grand Khan, alors qu'il sait fort bien qu'il s'agit d'un continent que tout le monde visite depuis des siècles.

Quelques années plus tard, Magellan vole à son tour le secret et l'utilise pour convaincre Charles Quint de lui permettre de "découvrir" le passage du Sud, que les Vikings connaissaient parfaitement et qui figure déjà sur le globe construit en 1515 par Johannes Schöner, copie exacte de la carte de Dieppe, probablement remise par le roi de France, et que le duc de Lorraine avait fait publier huit ans auparavant, sans le détroit. » (Ibid., p. 162).

Avec toutes ces données et toutes ces connaissances, Colomb, inspiré par son idéal religieux et par un esprit de foi et d'espérance apocalyptique, millénariste et patristique, se lance dans sa grande entreprise conquérante et missionnaire d'évangélisation — que la reine Isabelle la Catholique sut saisir — afin que vienne le Royaume messianique du Christ Roi, comme on le demande dans chaque Pater noster : *Adveniat regnum tuum — Que votre règne arrive —*, et qu'il se fasse un seul troupeau sous un seul Pasteur, accomplissant ainsi la grande Promesse apocalyptique, millénariste et patristique qui traverse toutes les Écritures.

Dès lors, l'image d'un Colomb froid, calculateur, ambitieux, sans scrupules, telle que l'affirment J. J. Benítez et tant d'autres, n'a aucun fondement ; elle n'est rien d'autre que l'audace que donne l'ignorance.

La carte d'Enrique Martelo, de 1489 — *Henricus Martellus*, nom latinisé de Heinrich Hammer — présente le contour de l'Amérique du Sud avec le réseau fluvial de ses fleuves les plus importants : le Magdalena, l'Orénoque, l'Amazone, le Paraná, l'Uruguay, le Río de la Plata, le Colorado, le Negro, le Grande ; ainsi que les caps les plus remarquables : São Roque, Cabo Frio au Brésil, la péninsule de Valdés, le cap Tres Puntas, le cap Francisco de Paula en Argentine, et jusqu'au lac Titicaca, entre le Pérou et la Bolivie — sans oublier, comme si cela ne suffisait pas, la Terre de Feu.

C'est ce qu'expose Paul Gallez dans son ouvrage *La Queue du Dragon – de Chine –*, car l'Amérique du Sud était accolée à la Chine comme une prolongation.

Le Pacifique que nous connaissons aujourd'hui était appelé le Sinus Magnus, le Grand Golfe – ou Grande Cavité –, ou encore Sinarum Sinus, le Golfe des Chinois. Sur son origine, Jacques de Mahieu dit :

« Sur la carte de Ptolémée, au sud du Satyrorum Promontorium, s'ouvre un golfe qui, en réalité, n'existe pas, et que le géographe – ou son traducteur – appelle Sinarum Sinus, Golfe des Chinois. À la même hauteur, mais à l'intérieur des terres, figure une ville – "métropole", dit Ptolémée – qui porte le nom de Thinae. On a souvent dit qu'il s'agissait de la capitale de la Chine, non sans ajouter que son nom provenait de la dynastie Tzin. On est allé jusqu'à soutenir que Ptolémée s'était purement et simplement trompé, orientant vers le sud, au lieu du nord, la côte chinoise, ce qui constitue une double absurdité : il n'y eut jamais la moindre difficulté à mesurer la latitude, et la toponymie hindoue exclut toute confusion. Par ailleurs, le nom de Thinae – parfois Thina ou Cina – appliqué à une ville de Chine ou au pays tout entier, était connu en Occident par Ératosthène et en Orient par Kautilya, 300 avant Jésus-Christ, bien avant l'époque de la dynastie Tzin, de 225 à 206 avant Jésus-Christ. L'hypothèse la plus probable, et Ibarra Grasso l'insinue, est que Thinae ou Sinae – les Chinois, en latin – viennent de Sinus et signifie "les habitants du Golfe". Thina et ses variantes Cina et Sina seraient alors "le pays des habitants du Golfe". » (La Géographie secrète de l'Amérique avant Colomb, pp. 20-21).

Colomb, en cartographe et navigateur versé dans son art, connaissait les cartes les plus importantes qui existaient alors, parmi lesquelles celle d'Enrique Martelo, parue trois ans avant son premier voyage, outre la carte de Dieppe et beaucoup d'autres. Mais il y avait en lui cette grande différence : il savait les interpréter, en mesurant une réalité que les autres navigateurs, cartographes et savants ne voyaient pas clairement et ne savaient pas discerner.

Et c'est là le grand trait du génie de Christophe Colomb : car si d'autres étaient arrivés avant lui – Vikings, Templiers, et même saint Brendan, entre autres – aucun ne conceptualisa qu'il s'agissait de terres nouvelles et, en réalité, d'un nouveau continent. Et cela malgré ceux qui affirment, par ignorance, que Colomb mourut sans savoir l'existence du Nouveau Monde, croyant être arrivé aux Indes ou

en Chine, sans se rendre compte que ses habitants, sa culture et sa géographie étaient entièrement différents.

Bien plus, c'est pour cela même que Colomb écrit dans le Livre des Prophéties aux Rois Catholiques, recueillant les Écritures et les prophéties qui annonçaient cela, comme par exemple celle de Sénèque :

« *Sénèque, au VII de la tragédie Médée, dans le chœur "Trop audacieux" : Venient annis secula seris, quibus Oceanus vincula rerum laxet, et ingens pateat tellus Tiphisque novos detegat orbis, nec sit terris ultima Tille.*

"Viendront, dans les années tardives du monde, certains temps où la mer Océane relâchera les liens des choses, et une grande terre s'ouvrira ; et un nouveau marin, semblable à celui qui fut le guide de Jason et qui avait nom Tiphys, découvrira un monde nouveau ; et alors l'île de Thulé ne sera plus la dernière des terres." » (Livre des Prophéties, éd. Alianza Editorial, Madrid, 1992, p. 104).

Que Colomb soit mort sans savoir qu'il n'était pas arrivé en Inde — en Amérique — est un autre de ces grossiers errements des érudits myopes qui pullulent comme des mouches. Le texte suivant en apporte la preuve :

« *En 1498, durant son troisième voyage, Colomb se rend compte que les lieux par lesquels il navigue sont autre chose : "...que Vos Altesses ont ici un autre monde..."*, dit-il aux Rois à propos de ce voyage. » (Livre des Prophéties, éd. Alianza Editorial, Madrid, 1992, p. XV).

Ainsi donc, au moins lors du troisième voyage, il le sut ; à moins qu'il ne l'eût déjà su et ne l'eût confirmé dès le premier de ses voyages.

6) Citons maintenant quelques textes qui ne laisseront aucun doute sur l'esprit prophétique et millénariste de Colomb :

Psaume 21 :

« *Les confins entiers de la terre se ressouviendront et se convertiront au Seigneur ; et devant sa face se prosterneront toutes les familles des nations ; car le royaume appartient au Seigneur, et il dominera les nations.* » (Ibid., p. 19).

Psaume 46 :

« Vous toutes, nations, applaudissez ; poussez des cris de joie en l'honneur de Dieu : car le Seigneur est élevé, terrible, le grand Roi sur toute la terre. Il nous a soumis les peuples et a mis les nations sous nos pieds, etc. Dieu a régné sur les nations. » (Ibid., p. 20).

Psaume 47 :

« Le Seigneur est grand et infiniment digne de louange dans la cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte. Dans la joie de toute la terre se fonde le mont Sion, les extrémités de l'aquilon, la cité du grand Roi, etc. Tel que nous l'avons entendu, nous l'avons vu dans la cité du Seigneur des vertus, dans la cité de notre Dieu, etc. Comme votre nom, ô Dieu, ainsi votre louange s'étend jusqu'aux confins de la terre. » (Ibid., p. 20).

Psaume 56 :

« Je vous proclamerai parmi les peuples, Seigneur, et j'entonnerai des psaumes en votre honneur ; car jusqu'aux cieux votre miséricorde a été exaltée, et jusqu'aux nues votre vérité. Élevez-vous au-dessus des cieux, ô Dieu, et que votre gloire soit sur toute la terre. » (Ibid., p. 21).

Psaume 58 :

« Et ils sauront que le Dieu de Jacob dominera jusqu'aux confins de la terre. » (Ibid., p. 21).

Psaume 64 :

« À vous, ô Dieu, est dû l'hymne en Sion, et auprès de vous s'accompliront les promesses à Jérusalem. Écoutez ma prière ; toute l'humanité viendra en votre présence, etc. Bienheureux celui que vous avez choisi et pris avec vous : il habitera dans vos parois. Nous serons rassasiés des biens de votre maison ; saint est votre temple, admirable dans son équité. Exaucez-nous, ô Dieu notre bienfaiteur, espérance de tous les confins de la terre et de ceux qui sont au loin sur la mer. » (Ibid., p. 21).

Psaume 71 :

« Les rois de Tarsis et des îles feront des offrandes ; les rois des Arabes et de Saba apporteront des présents ; et tous les rois l'adoreront ; toutes les nations le serviront, etc. Que son nom

soit béni dans les siècles, etc. Toutes les nations l'exalteront, etc. Et toute la terre sera remplie de sa majesté, etc. » (Ibid., pp. 22-23).

Psaume 75 :

« Dieu est connu en Judée, grand est son nom en Israël. Son lieu a été établi dans la paix, et sa demeure en Sion, etc. » (Ibid., p. 23).

Psaume 92 :

« Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté ; le Seigneur s'est revêtu de force et s'est armé, etc. Vos témoignages ont été rendus entièrement dignes de foi ; la sainteté convient à votre maison, Seigneur, pour de longs jours. » (Ibid., pp. 24-25).

Psaume 95 :

« Que toute la terre tremble devant votre face ; dites parmi les nations que le Seigneur a régné ; et tout le reste dans sa totalité. » (Ibid., p. 25).

Psaume 137 :

« Que tous les rois de la terre vous proclament, Seigneur, parce qu'ils ont entendu toutes les paroles de votre bouche. » (Ibid., p. 29).

Psaume 144 :

« Ils diront la gloire de votre royaume, et ils raconteront votre puissance ; afin de faire connaître aux fils des hommes votre puissance, et la gloire de la magnificence de votre royaume. Votre royaume est un royaume de tous les siècles, et votre empire s'étend de génération en génération. » (Ibid., p. 29).

Pour que ces citations de Colomb ne nous étonnent pas, il faut tenir compte de ce qui est dit dans l'introduction du Livre des Prophéties :

« Il n'est pas étrange que Colomb ait recouru à la Bible pour justifier ou expliquer sa découverte, car c'était le seul livre qui pouvait le faire. L'homme craignant Dieu – et Colomb l'est au plus haut degré – donne une explication transcendante non seulement au cours quotidien de sa vie personnelle, à ses petites amertumes et à ses joies, mais aussi aux grands

événements qui secouent la conscience de ses contemporains. Voilà pourquoi, pour comprendre l'Amiral, protagoniste lui-même d'événements capitaux, il est nécessaire de connaître d'abord ses sentiments religieux les plus intimes. » (Ibid., p. XIV).

« Il faut revenir à la lettre de l'Amiral aux Rois. Nous avons volontairement laissé de côté la phrase initiale : "La raison que j'ai concernant la restitution de la Sainte Maison à la Sainte Église militante est la suivante." Tel est le propos de la lettre : la conquête de Jérusalem. Si l'ère messianique a commencé, ou si elle est sur le point de commencer, il est logique que les idées de Colomb se tournent vers Jérusalem. »

Dans le plan des espérances messianiques d'Israël, Jérusalem devait participer à toute la splendeur des temps messianiques. Le mont Sion devient la résidence du Roi messianique — Ps. 2, 6 ; 110, 2 — et, par là même, le point central du royaume messianique. » (Ibid., p. XVI).

Ainsi tombe à terre ce que n'ont pas compris beaucoup d'historiens qui attribuent à Colomb ambition, avarice, et autres choses semblables.

Citant saint Augustin, Colomb dit :

« Ils rentreront en eux-mêmes et se convertiront au Seigneur, tous les confins de la terre ; et devant sa face se prosterneront toutes les patries des nations. » (Ibid., p. 39).

« Certainement l'Église, formée sans tache ni ride d'entre toutes les nations, et qui doit régner éternellement avec le Christ, est la terre des bienheureux vivants. » (Ibid., p. 43).

« Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront. » (Ibid., p. 46).

« Les confins entiers de la terre rentreront en eux-mêmes et se convertiront au Seigneur ; et devant sa face se prosterneront toutes les patries des nations ; car le royaume appartient au Seigneur, et il dominera les nations. » (Ibid., p. 51).

Citant Jérémie :

« Sauvez, Seigneur, votre peuple, les restes d'Israël. Voici que je les ramènerai de la terre de l'aquilon, et je les rassemblerai depuis les confins de la terre. » (Ibid., p. 76).

« Écoutez, nations, la parole du Seigneur, et annoncez-la dans les îles lointaines, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera, et le gardera comme le pasteur garde son troupeau. » (Ibid., p. 76).

Citant Ézéchiel :

« Et je ferai d'eux une seule nation sur la terre, sur les montagnes d'Israël, et il y aura un seul Roi qui gouvernera sur tous ; et ils ne seront plus jamais deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes, etc. Et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu. Et mon serviteur David sera leur roi, et il y aura un seul pasteur pour eux tous. » (Ibid., p. 80).

Citant Zacharie :

« Et le Seigneur sera Roi sur toute la terre : en ce jour-là il y aura un seul Seigneur, et son nom sera l'unique. » (Ibid., p. 95).

Citant saint Jean :

« Et il y aura un seul bercail et un seul pasteur. » (Ibid., p. 106).

« Et il y aura un seul bercail, c'est-à-dire une seule Église formée de Juifs et de Gentils. » (Ibid., p. 107).

Citant saint Grégoire le Grand :

« Comme si, de deux troupeaux, se formait un seul bercail ; car il a uni dans sa foi le peuple juif et le peuple gentil. » (Ibid., p. 108).

Quelques textes nous montrent l'idéal de Colomb et l'ensemble de tout ce qu'il connaissait pour pouvoir entreprendre son œuvre :

« Il y a déjà plus de quarante ans que je suis engagé dans cet usage ; tout ce qui jusqu'à aujourd'hui se navigue, je l'ai parcouru ; j'ai eu commerce et conversation avec des gens savants, ecclésiastiques et laïcs, Latins et Grecs, Juifs et Maures, et avec beaucoup d'autres de diverses sectes. » (Ibid., p. 11).

« À ce désir qui était le mien, je trouvai Notre-Seigneur très propice, et je reçus de lui, pour cela, un esprit d'intelligence : dans la marine il me rendit abondant ; de l'astrologie il me

donna ce qui suffisait ; et de même de la géométrie et de l'arithmétique, ainsi que l'ingéniosité dans l'âme et dans les mains pour dessiner la sphère, et sur elle les cités, les fleuves et les montagnes, les îles et les ports, chacun en son lieu propre. » (Ibid., p. 11).

« En ce temps-là, j'ai vu et me suis appliqué à étudier toutes les écritures : cosmographie, histoires, chroniques et philosophie, et d'autres arts, en quoi Notre-Seigneur m'ouvrit l'intelligence d'une main palpable, afin que fût possible de naviguer d'ici aux Indes ; et il m'ouvrit la volonté pour l'exécution de cela ; et c'est avec ce feu que je viens à Vos Altesses. » (Ibid., pp. 11-12).

La phase apocalyptique et millénariste de Colomb n'est pas suffisamment mise en relief, et elle est encore moins comprise, même par l'auteur de l'introduction au Livre des Prophéties lui-même ; car celui-ci l'attribue à une mentalité juive opposée à la mentalité catholique. Cela ne doit pas surprendre, puisque, aujourd'hui encore, le préjugé et l'ignorance prévalent à cet égard : on ne conçoit pas un millénarisme patristique tel qu'il exista durant les quatre ou cinq premiers siècles de l'Église :

« Concluons aussi avec les paroles de J. Gil : "Colomb se trouve donc dans le monde présent judaïque, et non dans le monde futur chrétien. Sa découverte marque, certes, un jalon dans l'histoire de l'Humanité, parce que l'apparition de cette nouvelle terre indique que l'ère messianique tant soupirée est sur le point de commencer, si même elle n'a pas déjà commencé." » (Ibid., p. XV).

Il est regrettable que Jacques de Mahieu, qui apporte une grande lumière au sujet de la découverte de l'Amérique, ainsi que la preuve de la présence des Vikings en Amérique depuis l'an 967, et de leur cartographie reflétée dans la carte d'Enrique Martelo de 1489 découverte par Paul Gallez – carte qui révèle le réseau fluvial des fleuves les plus importants de l'Amérique du Sud, dans ce que l'on connaissait comme une prolongation de la Chine depuis les temps de Marinos de Tyr et de Ptolémée – traite Colomb de menteur, sans reconnaître l'évidence des faits. Ceux-ci démontrent que, si l'Amérique fut bien visitée longtemps auparavant, elle n'était pas conceptuellement reconnue comme telle, ni par les Vikings, ni par personne, comme un Nouveau Monde au-delà des mers.

Jacques de Mahieu ne se contente pas d'enlever à Colomb son mérite en le traitant de menteur ; il va jusqu'à le traiter de criminel :

« Colomb fit plus que leur prêter ses services professionnels : il logea chez lui les cinq marins, lesquels moururent quelques jours plus tard. Aussitôt après, le futur vice-roi s'enfuit du Portugal. Avait-il assassiné ses hôtes ? Ce qui porte à le croire, c'est le texte d'une lettre que le roi Jean II, informé par les innombrables espions qu'il avait à sa solde à la Cour de Castille de la bonne marche des projets de Colomb, et repentant de son scepticisme, lui adressa en 1488 pour lui demander de revenir : le souverain lui garantissait qu'il ne serait nullement inquiet pour quelque crime que ce fût. Il était extrêmement difficile, même à cette époque, d'appeler "crime" le fait de copier indûment une carte. Soit dit entre parenthèses, ce fut probablement la confession qu'il fit de ces deux "péchés", peut-être sub sigillo, à frère Juan Pérez, supérieur du couvent de La Rábida, qui amena le moine astrologue à introduire Colomb auprès de la reine Isabelle, laquelle, jusque-là, avait refusé de le recevoir. » (La Géographie secrète de l'Amérique avant Colomb, p. 88).

Une telle insinuation n'est pas décisive, car il se peut que le roi ait prêté l'oreille à ce qui pouvait bien être une fausse accusation née de l'envie de ceux qui piétinent toujours l'éminence de tout ce qui les dépasse en grandeur et en vérité.

Les hauts idéaux et les convictions de Colomb ne peuvent jamais trouver demeure dans un criminel ni dans un menteur. Et celui qui ne voit pas cela est un myope atteint d'un complexe d'infériorité, que la lumière du soleil gêne pour voir, et qui ne supporte ni ne tolère la supériorité et la grandeur.

Les grands problèmes de Colomb avec les savants de son époque tenaient à l'impossibilité apparente du voyage en raison de la grande distance, que Colomb connaissait parfaitement ; mais il ne pouvait révéler qu'à mi-chemin se trouvait une terre nouvelle — l'Amérique —, raison pour laquelle il adoptait les distances qui convenaient à son dessein. Si l'Amérique n'avait pas existé, jamais il n'aurait pu atteindre l'Inde, car la distance ne le permettait pas, et le naufrage eût été certain. Le grand dilemme de Colomb était de trouver ces terres nouvelles ou de périr en mer.

Cela ne fait que manifester la grande personnalité de Colomb et l'assurance que lui donnaient ses connaissances des cartes, de la navigation et des prophéties.

« Colomb sait, avant de partir, qu'il va atteindre, non pas l'Asie, mais un *Mundus Novus* qui n'est autre que la péninsule de Cattigara. Il sait parfaitement où elle se trouve, et il joue avec les chiffres pour faire croire que les côtes de l'Asie sont précisément à l'endroit où se

situent celles de l'Amérique, non sans utiliser la fausse carte – qu'il sait fausse – du pauvre Toscanelli, elle aussi dérobée. » (Ibid., p. 101).

« Mais Alfraganus exprimait l'étendue du degré en milles arabes de 1 973,5 mètres. Colomb n'en tint pas compte, croyant – ou feignant de croire – qu'il s'agissait de milles italiens de 1 477,5 mètres, erreur qu'il est extrêmement difficile d'admettre comme telle de la part d'un cartographe professionnel.

Quoi qu'il en soit, il s'arrangeait ainsi pour situer Cathay à 5 762 kilomètres de Lisbonne, c'est-à-dire exactement à l'endroit où se trouve la côte orientale de l'Amérique. Que les géographes de Salamanque, après ceux de Lisbonne, aient trouvé ces calculs peu convaincants ne surprendra personne. Mais l'étendue réelle de l'Atlantique n'en demeurait pas moins exacte.

Disons-le en termes peu académiques : Colomb avait manipulé les chiffres pour les faire coïncider avec des données précises qu'il possédait, mais qu'il ne voulait pas révéler. Il mentait afin de conserver tout le mérite de la découverte d'une terre dont il connaissait parfaitement l'existence et la position exacte. » (Ibid., pp. 90-92).

« Colomb, comme nous le disons, adopte les dimensions qui conviennent le mieux à son projet, commettant des erreurs trop considérables pour qu'aucun savant de l'époque pût les ignorer. » (Isabel la Católica, Reina de la Hispanidad, Carlos de Meer, éd. Alas Abiertas, Barcelone, 1992, p. 84).

Il est donc clair que Colomb donnait la distance exacte jusqu'à l'Amérique comme si c'était celle qui menait aux Indes. Cela ne convenait pas aux savants et aux experts ; mais il ne pouvait révéler son secret, car qui l'aurait cru s'il avait dit tout ce qu'il savait ? Et même s'il l'avait dit, il n'était pas certain qu'ils s'en fussent convaincus, qu'ils l'eussent accepté, ni qu'ils eussent ainsi favorisé la viabilité du projet :

« Rappelons-le : tout le monde savait, au XVe siècle, que la Terre est ronde et qu'il était donc théoriquement possible d'aller d'Europe aux Indes à travers l'Atlantique, ce que, dans les faits, la distance interdisait. Colomb connaissait la Géographie de Ptolémée. Il avait lu tous les écrits des anciens que nous citons au chapitre II, soit directement, soit, de toute manière, dans l'Ymago mundi du cardinal d'Ailly – Petrus de Alliaco, en latin –, son livre de chevet. De cette dernière œuvre, il retenait surtout l'insistance de l'auteur à réduire l'étendue de

l'océan Atlantique : "La longueur de la terre vers l'Orient est beaucoup plus grande que ne l'indique Ptolémée." » (La Géographie secrète de l'Amérique avant Colomb, p. 88).

La seule chose qui lui restait était d'obtenir le feu vert et de se lancer dans l'aventure la plus géniale de l'histoire, afin que les faits lui donnassent raison ; et c'est ce qu'il fit.

Colomb connaissait Cattigara, dont Marinos de Tyr et Ptolémée parlaient dans leurs cartes. Les deux croquis que Colomb utilisa pour son voyage montrent la connaissance qu'il avait des terres nouvelles qui furent par lui découvertes et données à connaître.

Cattigara est Chan Chan sur la côte du Pérou, comme l'affirme Jacques de Mahieu :

« Ne nous étonnons pas : Chan-Chan n'est autre que la "ville bien connue de Cattigara" que mentionne Ptolémée et qu'il situe sur la côte orientale d'un Sinus Magnus séparant le Chersonèse d'Or – l'Indochine et la Malaisie – d'une énorme péninsule inexistante qui prolonge vers le sud l'Asie orientale. Un Sinus Magnus arbitrairement réduit qui, selon son prédécesseur Marinos de Tyr, s'étendait jusqu'aux îles Marquises. Ce qui était encore insuffisant, puisqu'il ne pouvait s'agir que de l'océan Pacifique.

La toponymie que Ptolémée nous a laissée de la Terre de Cattigara nous montre que les Hindous et les Chinois la fréquentaient. Bien plus encore, notre géographe nous rapporte, d'après Marinos, le voyage qui, au Ier siècle de notre ère, y mena le capitaine grec Alexandre. Ce que les Asiatiques et les Européens allaient chercher au Pérou, c'était l'or dont le pays regorgeait. » (El Imperio Vikingo de Tiahuanacu, éd. Casa de Tharsis, Cochabamba, Bolivie, 2013, p. 36).

« C'est à l'embouchure du fleuve Faquisllamga, où se trouve aujourd'hui Lambayeque, un peu au nord de Chan-Chan, que les Vikings – hommes et femmes – débarquent dans ce qui va devenir l'empire de Chimor, du norrois skim, skimi, lumière ; skima, aurore. » (Ibid., p. 37).

La carte de 1440, ou carte de Yale, puisqu'elle y est conservée après avoir été achetée par cette université, montre que son existence était connue, bien que non pas comme elle le fut après Colomb.

La carte du Turc Piri Reis, de 1515, bien que postérieure à la découverte de l'Amérique, possède également une importance, car elle fut réalisée à partir d'une carte provenant d'un marin de l'équipage de Colomb, comme le dit Jacques de Mahieu :

« Le cartographe turc nous dit, dans les innombrables annotations de la partie qui nous reste de sa mappemonde, qu'il avait obtenu d'un marin de Colomb, devenu son esclave, les données qu'il utilisa pour tracer les côtes de l'Amérique centrale. » (La Géographie secrète de l'Amérique avant Colomb, p. 36).

La carte de Dieppe des Vikings, conservée dans la Trésorerie du roi du Portugal, et que Colomb découvre et copia, est la copie exacte de la carte de Schöner, comme l'affirme Jacques de Mahieu. Elle constitue une preuve de la conviction de Colomb pour entreprendre le voyage, car il ne manquait plus que de le démontrer devant le monde entier par sa découverte :

« En tout cas, c'est un fait que la carte de Dieppe, désormais inutile puisque les mines d'argent d'Amérique du Sud ont été abandonnées par les Vikings, se trouve au XVe siècle dans le Trésor du roi, à Lisbonne. Colomb en copie les données et s'en sert pour obtenir d'Isabelle de Castille l'autorisation d'aller "découvrir" une terre qu'il fait passer pour le royaume du Grand Khan, alors qu'il sait fort bien qu'il s'agit d'un continent que tout le monde visite depuis des siècles.

Quelques années plus tard, Magellan vole à son tour le secret et l'utilise pour convaincre Charles Quint de lui permettre de "découvrir" le passage du Sud, que les Vikings connaissaient parfaitement et qui figure déjà sur le globe construit en 1515 par Johannes Schöner, copie exacte de la carte de Dieppe, probablement remise par le roi de France, et que le duc de Lorraine avait fait publier huit ans auparavant, sans le détroit. » (Colón Ilegó después, éd. Martínez Roca, Barcelone, 1988, p. 162).

Il faut souligner que, si Jacques de Mahieu dit que Colomb *« la fait passer pour le royaume du Grand Khan »*, Colomb savait donc qu'il ne se rendait ni aux Indes ni en Chine, mais vers une terre nouvelle qui, plus tard, serait appelée Amérique. Par conséquent, l'affirmation selon laquelle Colomb ne savait pas, et n'aurait jamais su de son vivant, qu'il était arrivé en Amérique, tombe d'elle-même et se révèle fausse.

Et bien que de Mahieu dise que tout le monde la visitait, personne ne savait qu'il s'agissait d'un Nouveau Monde jusqu'à l'arrivée de Colomb.

Colomb fut un homme inspiré par Dieu, choisi par la Providence divine pour découvrir l'Amérique au monde. Les faits le prouvent. Il est établi que la Découverte et l'évangélisation de Colomb constituaient la première étape de son idéal ; la seconde étape était la reconquête de Jérusalem et la reconstruction du Temple ; et la troisième et ultime étape, le Royaume messianique qui devait venir une fois les précédentes accomplies, car c'est de cela que nous parlent l'Écriture et la prophétie.

Le Livre des Prophéties de Colomb prouve le mobile apostolique, messianique et apocalyptique de Colomb. Plus que la découverte elle-même, ce qui l'intéressait était la prophétie du Royaume millénaire, postérieur à la Reconquête de Jérusalem et à l'évangélisation — c'est-à-dire à la conversion — de tous les peuples et de toutes les terres ; car cela devait, selon sa pensée, précéder la Seconde Venue.

Colomb ne fut pas seulement un grand navigateur et cartographe, connaissant tout ce que l'on savait en son temps à ce sujet, ce qui lui permit de découvrir l'Amérique et, par conséquent, d'en être le grand découvreur — puisque personne ne s'était aperçu qu'il s'agissait d'un monde nouveau — ; mais il fut encore un grand missionnaire et évangéliste, au point d'être le dernier grand croisé désireux de reconquérir Jérusalem. Il fut un homme qui fit honneur à son nom, Christophe, avec tout ce que renferme sa signification.

P. Basilio Méramo

Bogotá, le 20 mai 2023

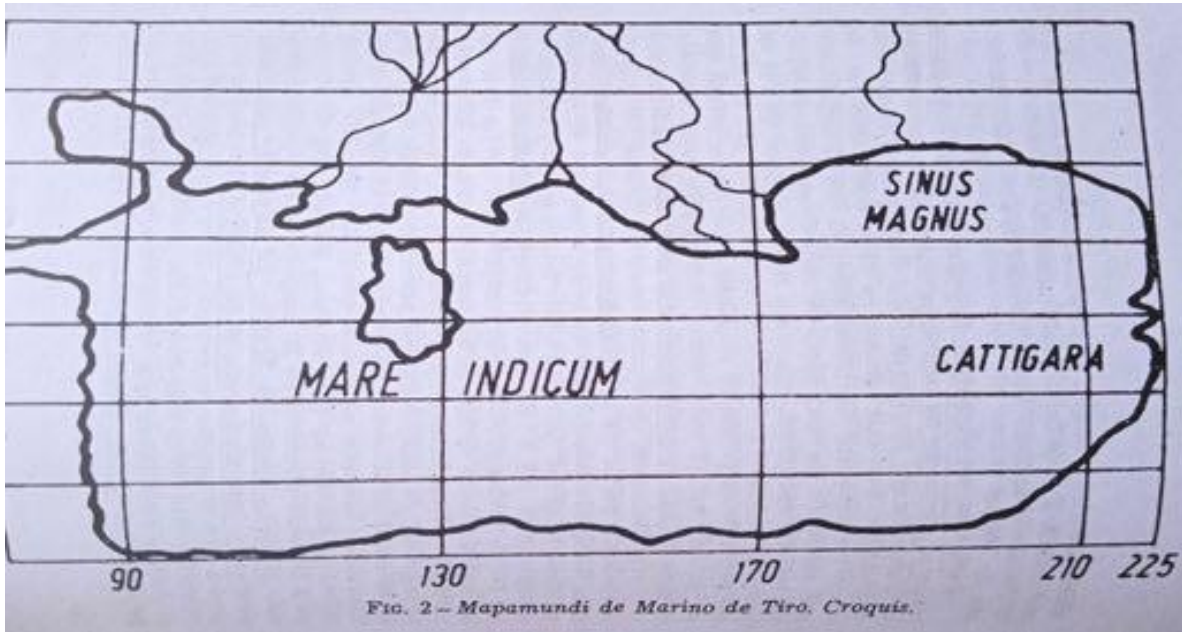


Fig. 1 – Croquis de Marinos de Tyr (IIe siècle).

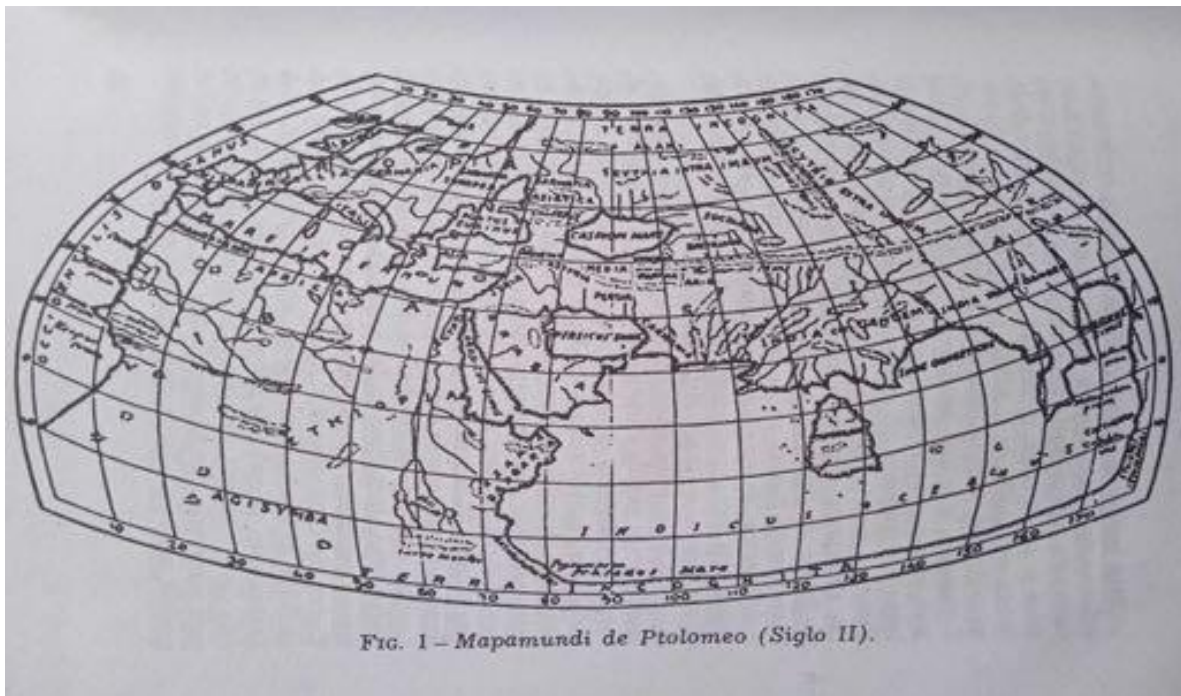


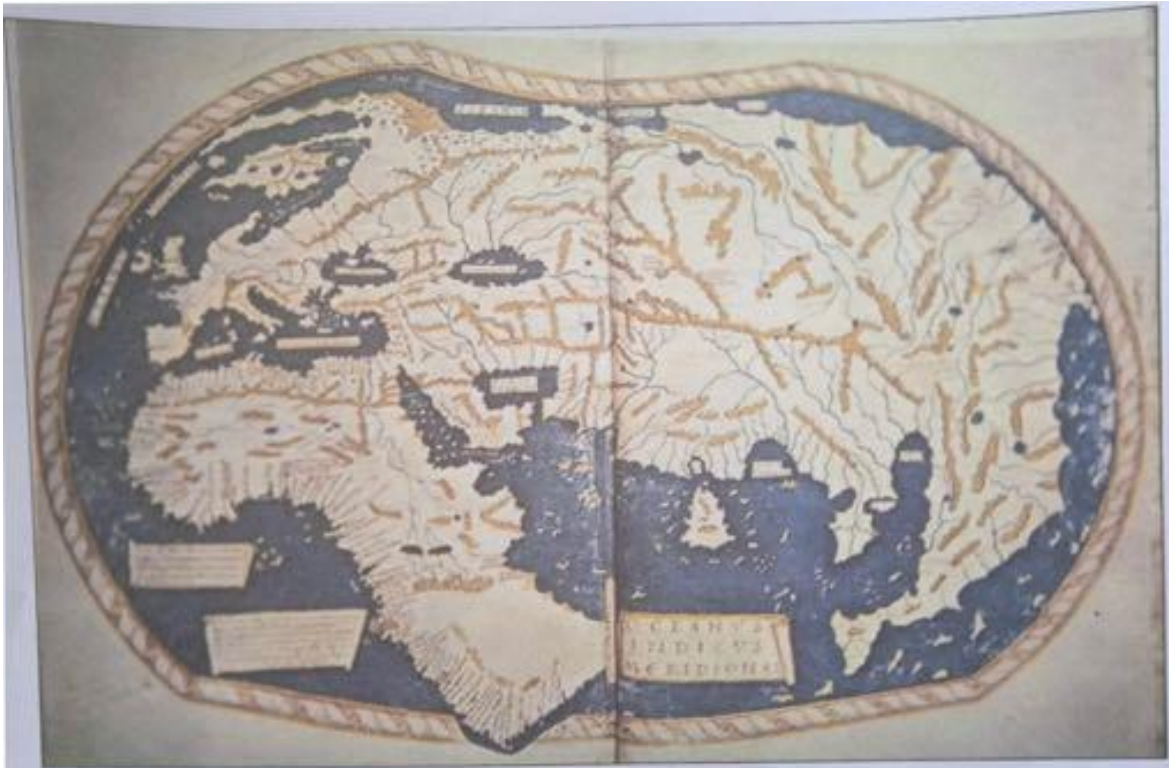
Fig. 2 – Mappemonde de Ptolémée (IIe siècle), avec la Queue du Dragon et Cattigara.



Fig. 3 – Carte de Schöner de 1520. C'est la copie exacte de la carte de Dieppe des Vikings, que Colomb et Magellan copièrent dans la Trésorerie du roi du Portugal.



Fig. 4 – Carte anonyme de Yale de 1440, avec le tracé de l'Amérique du Nord.



Henricus Martellus' World Map, 1489

Fig. 5 – Carte d'Enrique Martelo de 1489, avec la Queue du Dragon, qui est l'Amérique du Sud.

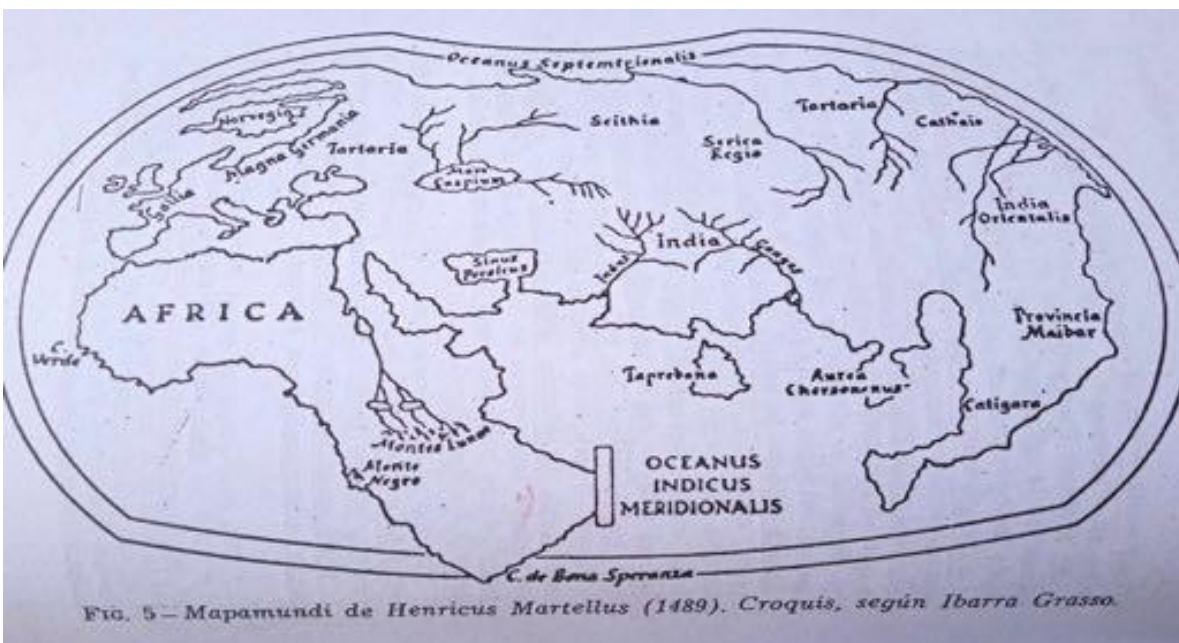


Fig. 6 – Croquis d'Enrique Martelo de 1489.

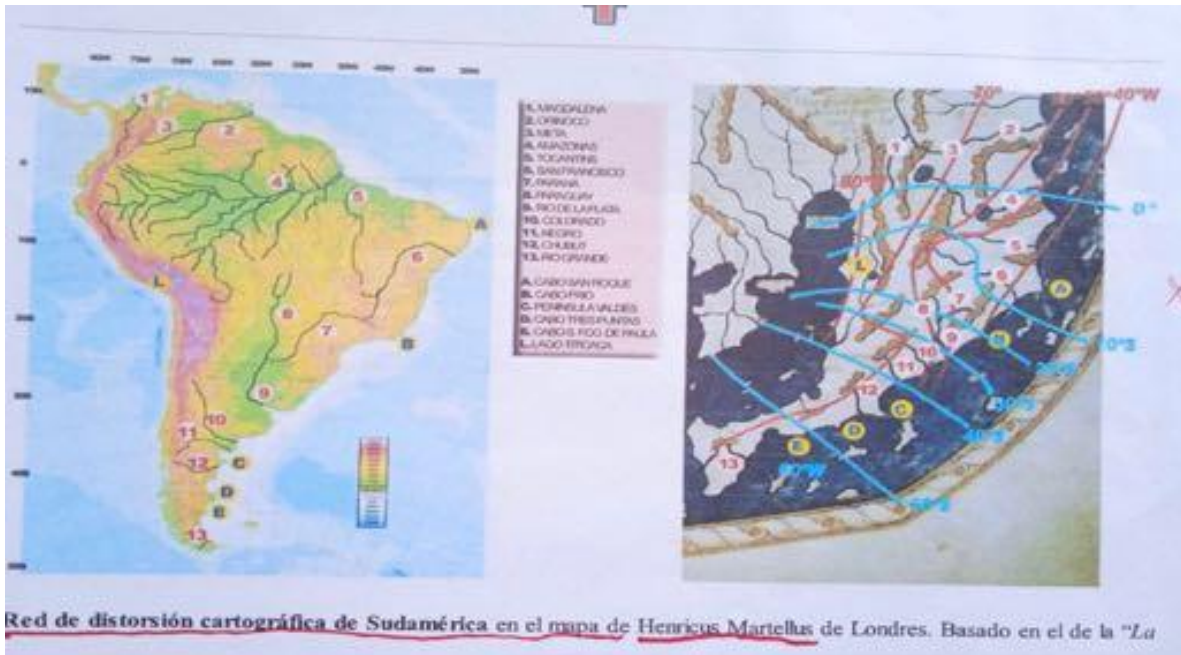


Fig. 7 – La Queue du Dragon. Partie de la carte de Martello dans laquelle Paul Gallez découvre le réseau hydrographique des fleuves les plus importants de l'Amérique du Sud, avec le lac Titicaca et la Terre de Feu.



Fig. 8 – Croquis de Colomb avec le nord de l'Amérique du Sud.

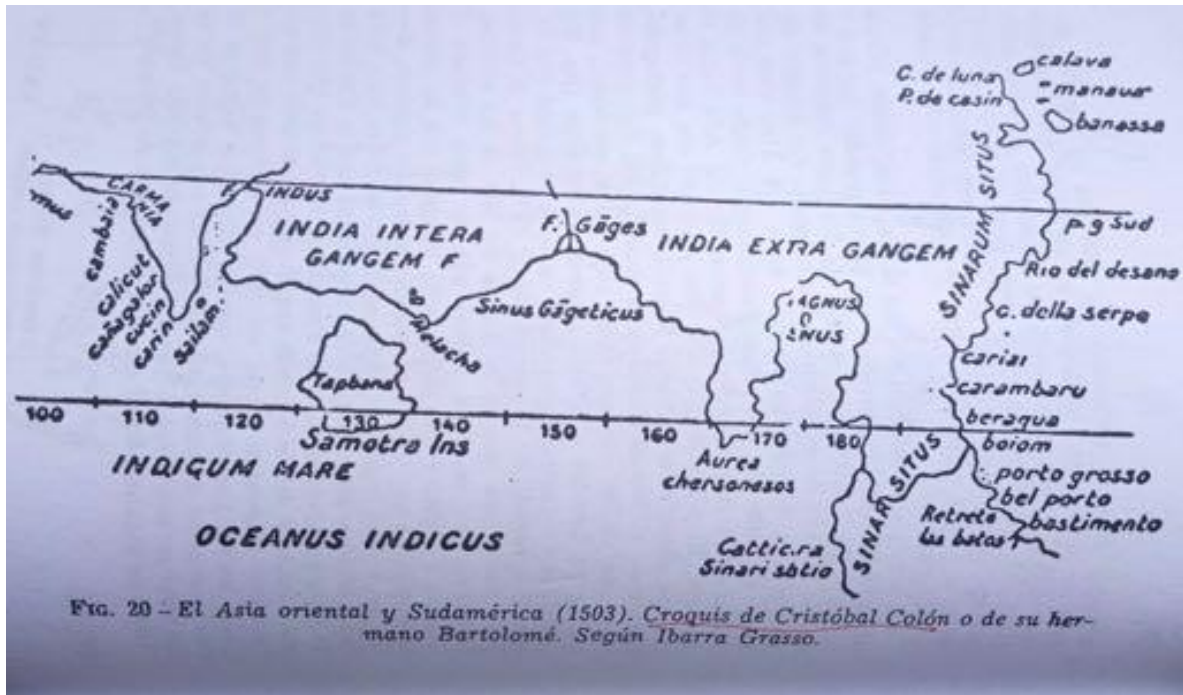


Fig. 9 – Croquis de Colomb représentant l'Asie orientale et l'Amérique du Sud, avec Cattigara dans la Queue du Dragon.



Fig. 10 – Carte de Piri Reis de 1513, établie à partir des informations d'un marin de Colomb, où figure la côte orientale de l'Amérique du Sud.



Fig. 11 — Carte de Piri Reis où l'on voit plus en détail la correspondance avec les points de l'Amérique du Sud, réalisée à partir d'une carte d'un marin de Colomb.

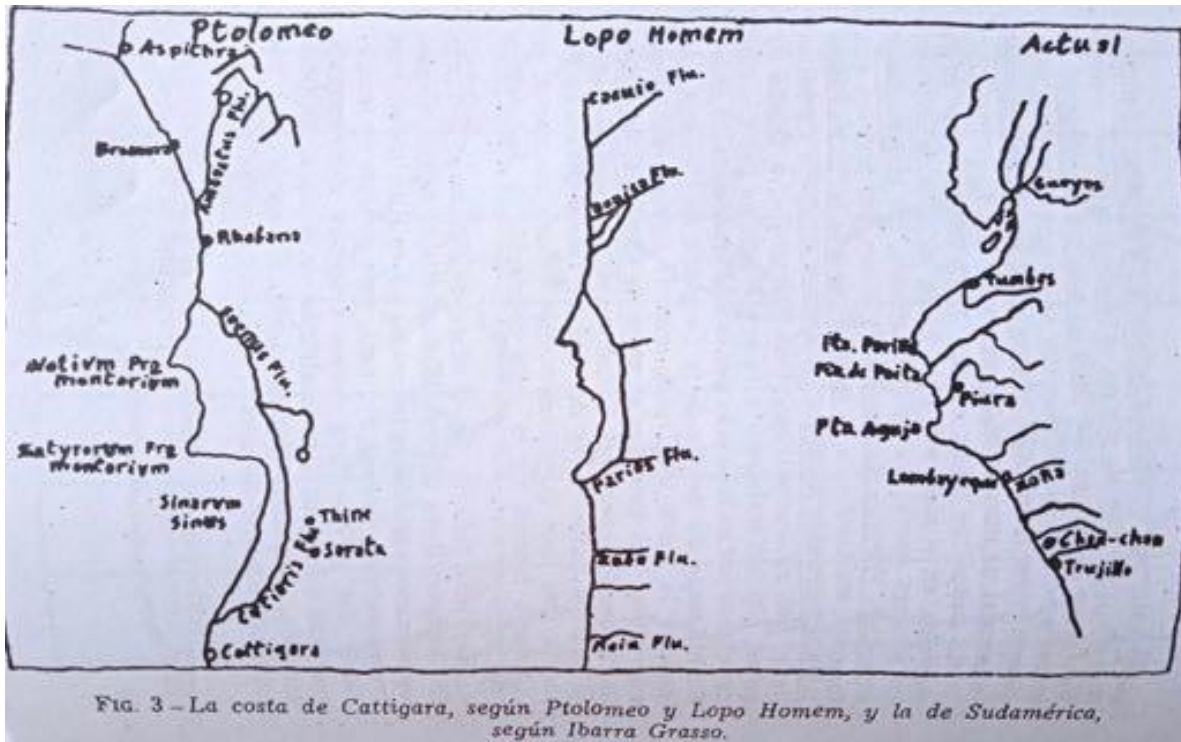


FIG. 3 - La costa de Cattigara, según Ptolomeo y Lopo Homem, y la de Sudamérica, según Ibarra Grasso.

Fig. 12 – Cattigara est Chan Chan, sur la côte septentrionale du Pérou. Les deux pointes du littoral permettent de l'identifier sans équivoque.